

L'Évangile, l'Ancien Testament et la tradition orale

Comment mieux comprendre les paroles de Jésus

par Sandrine CANERI¹

Parler d'*Évangile et d'Ancien Testament*, c'est parler de deux éléments d'un texte que nous avons réunis en un seul dans la Bible chrétienne. N'oublions pas que c'est peu à peu, avec le temps seulement, qu'a été formé le « canon » biblique composé de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il est considéré par les Pères et toute la tradition comme « les Saintes Écritures », Écritures inspirées et devenues normatives pour la vie de l'Église et des communautés chrétiennes. Elles servent de fondement pour la foi et la pratique chrétiennes. Les Pères sont unanimes pour considérer les deux Testaments dans une unité indissoluble ², dont le sens nous est révélé en Église sous l'action de l'Esprit Saint. Parce qu'inspirée, l'Écriture devient pour nous, qui l'écoutons dans l'Esprit, Parole vivante et vivifiante de Dieu (*Hb* 4, 12-13).

1 Article écrit à partir d'une conférence faite à la Fraternité orthodoxe du Sud-Est, monastère de Solan, 1^{er} juin 2009. [Sandrine Caneri est Vice-Présidente orthodoxe de l'A.J.-C.F. (NDLR)].

2 « L'unité du texte biblique a d'abord été affirmée, au cours du II^e siècle, par Justin et par Irénée, contre Marcion et les gnostiques, qui opéraient des choix parmi les textes bibliques » (A. Le Boulluec, *La Notion d'hérésie dans la littérature grecque. II^e-III^e siècle*, t. I, De Justin à Irénée, Paris, Études augustinienes, 1985). Clément et Origène ont à leur tour mis en lumière non pas seulement l'unité des deux « testaments » mais une unité interne, en quelque sorte organique, de leur ensemble : les Écritures forment un tout (un « corps ») où la moindre parcelle est solidaire de l'ensemble. Chaque détail, jusqu'au moindre iota, a un sens utile pour les autres parties du texte, un sens qui se découvre par l'étude des relations d'un texte avec tous les autres textes. Les images organiques ont particulièrement bien été utilisées par Origène (cf. Marguerite Harl, *Origène. Philocalie*, 1.20, *Sur les Écritures*, Éditions du Cerf, 1983, Sources Chrétiennes 302, Introduction : « L'herméneutique d'Origène », pp. 115-116.). Cette conception d'une interprétation globalisante coexiste paradoxalement avec une extrême attention accordée au moindre détail, au mot pris pour lui-même, hors de son contexte. Origène fait un sort particulier à la préposition *ek* dans ce que Dieu dit à Adam après la faute : « Tu es devenu comme l'un d'entre nous », *heis ex hemon* (Gn 3, 22) ; cela évoque celui qui est « sorti » du monde divin (*Commentaire sur Jean* XXXII, 233 ; *Homélie sur Ézéchiel* 1, 9). On trouve les mêmes idées sur le texte biblique chez les rabbins, comme le montrent les *Targums* : l'Écriture est un seul livre ; le sens se trouve si l'on a une vue synthétique de l'ensemble ; le moindre détail a valeur et signification (cf. R. Le Déaut, *La Nuit Pascale*, Essai sur la signification de la Pâque juive à partir du *Targum d'Ex* 12, 42, Rome, Biblical Institute Press, 1963, pp. 58-62).

Unité du canon des Écritures

Avant d'aller plus loin, rappelons que la conscience de l'unité des Écritures n'a pas été immédiate ni évidente pour tous à l'origine du Christianisme, et les gnostiques l'ont contestée. Au II^{ème} siècle, Marcion vers l'an 140 ap. J.C. a voulu simplifier les Écritures en éliminant tout simplement l'Ancien Testament et en ne gardant du Nouveau que l'Évangile de Luc, et les épîtres de Paul expurgées des citations bibliques. Marcion arrive à Rome juste après l'écrasement de la révolte juive par l'armée romaine en 135, à un moment où le Judaïsme est exsangue, et où les Judéo-Christiens (les Juifs qui avaient reconnu Jésus comme Christ et Fils de Dieu) deviennent de plus en plus minoritaires, absorbés par le nombre croissant de païens ayant rejoint l'Église. Cet événement historique décisif a permis un relatif succès à ceux qui ont suivi Marcion, et ce groupe restera florissant probablement jusqu'à la fin du V^{ème} siècle. Face à ce succès, la Grande Église, celle qui poursuit la Tradition des Apôtres, va devoir condamner Marcion et publier « l'Évangile véritable » selon le témoignage de saint Irénée :

Ainsi donc, puisque dans la Loi comme dans l'Évangile le premier et le plus grand commandement est le même, à savoir aimer le Seigneur Dieu de tout son cœur, et le second pareillement, à savoir aimer son prochain comme soi-même, la preuve est faite qu'il n'y a qu'un seul et même Auteur de la Loi et de l'Évangile. [...] car, s'il a édicté des commandements particuliers adaptés à l'une et l'autre alliance, [...] sans lesquels il n'est pas de salut, ce sont les mêmes qu'il a proposés de part et d'autre ³.

L'hérésie de Marcion aura précipité la décision de la formation du canon du Nouveau Testament tel qu'il fut fixé et tel qu'il nous est parvenu jusqu'aujourd'hui. Si l'Église n'a jamais accepté cette hérésie, elle n'a pas toujours su, au long de son histoire, éviter une tendance marcioniste et donner son véritable poids à l'Ancien Testament.

Stephan Munteanu et le Père Jean Breck ⁴ plaident pour une réhabilitation du texte biblique, lu et compris *d'abord pour lui-même*. Ils souhaitent s'engager également dans une lecture du *Nouveau Testament* à la lumière de l'*Ancien Testament* (et pas uniquement l'inverse comme nous le faisons dans la lecture *typologique* traditionnelle dans l'Église). Car celui-ci recèle une richesse insoupçonnée :

Nous oublions que ce n'est qu'à condition de connaître l'Ancien Testament que nous pouvons profiter pleinement de l'enseignement du Christ. L'Ancien Testament, comme toute la Bible du reste, n'est pas seulement une histoire

³ *Adversus Haereses*, IV, 12,3.

⁴ Tous deux professeurs à l'Institut Saint Serge ; quant au Père Michel Evdokimov, il souhaite établir les lectures de l'*Ancien Testament* dans les offices de Vêpres de l'année et pas seulement aux grandes fêtes.

passée, mais c'est une histoire qui est devenue expérience à partager. D'où la nécessité de lire le Nouveau Testament à la lumière de l'Ancien Testament et l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau Testament. Chaque passage de l'Écriture a un sens propre qu'on ne peut ni écarter ni rejeter. Ce qui advient ne supprime pas ce qui s'est déjà produit, mais en manifeste la capacité de renouvellement et ouvre un avenir. Chaque passage de l'Écriture a un sens propre, qui ne peut être rejeté, c'est le même Dieu qui parle dans les deux Testaments et sa Parole est toujours actuelle ⁵.

L'Ancien et le Nouveau Testament représentent un témoignage unifié de l'histoire du salut. L'Ancien Testament et le Nouveau Testament portent mutuellement témoignage l'un de l'autre et, par conséquent, ils peuvent tout à fait être interprétés de manière réciproque ⁶.

Cette approche peut nous paraître nouvelle et déroutante, mais nous allons essayer de montrer d'une part qu'elle est également traditionnelle et d'autre part qu'elle vient renouveler notre foi et l'approfondir (la confirmer) d'une façon tout à fait unique.

Précisons tout d'abord que les Pères lisaient généralement la Bible dans sa version grecque dite des Septante (LXX) ⁷. À cette traduction s'ajoutent d'autres écrits juifs reçus directement en grec ⁸. Cet ensemble va constituer ce que nous appelons l'*Ancien Testament*. Le *Nouveau Testament* forme avec lui une unité organique et, ensemble, tous les deux constituent un témoignage de la Parole de Dieu, comme le dit la deuxième épître à *Timothée* (3, 16) : « *Toute l'Écriture est inspirée par Dieu et utile* ». À noter que chaque fois que les Évangiles — et Jésus lui-même — parlent des *Écritures*, ou y font référence par la formule :

⁵ Stephan Munteanu, *Comment lire l'Ancien Testament aujourd'hui*, SOP n° 326 - mars 2008, pp. 33-34.

⁶ Jean Breck, *Scripture in tradition, The Bible and its Interpretation in the orthodox church*, St Vladimir's seminary press, Crestwood, New York, 2001, p. 22. « *This means that the Old Testament and the New Testament bear mutual witness to one another, and therefore they can only be properly interpreted reciprocally. [...] The Old and New Testaments represent a unified witness to salvation-history* ».

⁷ Traduite selon la légende par 70 sages juifs à partir d'un texte hébreu, au III^{ème} siècle avant notre ère, à Alexandrie. N'oublions pas que cette Bible est traduite par des Juifs pour des Juifs hellénisés. Nous n'entrons pas dans les détails sur les différentes versions de la Bible dans les premiers siècles. À partir de saint Jérôme, certains Pères latins ont sans doute commencé à utiliser la *Vulgate* (traduction latine de la Bible hébraïque). La Bible des Pères de l'Église et du Christianisme ancien est tout entière en langue grecque. C'est dans l'unité de la langue grecque que nous avons le plus de facilité à percevoir les relations intertextuelles et les échos entre les textes isolés dans le temps et dans le livre, mais c'est aussi en grec que ces nombreuses relations sont souvent fondatrices de sens.

⁸ *Tobie, Judith*, I, II, III, et IV *Maccabées, Sagesse, Ecclésiastique, Baruch* (et les suppléments d'*Esther* et *Daniel*) écrits directement en grec.

*comme il est écrit*⁹, il s'agit évidemment de la *Torah*, plus précisément de la *Torah* écrite, ce que l'Église appelle l'*Ancien Testament*. Mais il s'agit aussi, et cela mérite une attention particulière, de la *Torah* orale, c'est-à-dire de la Tradition orale qui est transmise de maître à disciple avec la *Torah* écrite. Ceci est particulièrement important parce que, précisément, l'unité des deux Testaments se fonde sur la manière dont les *Évangiles*, les *Actes*, saint Paul et toutes les épîtres jusqu'à l'*Apocalypse* interprètent l'*Ancien Testament*. En réalité, le *Nouveau Testament* est une exégèse de l'*Ancien Testament*, une relecture de toute l'Histoire Sainte depuis la *Genèse*, à la lumière de l'Événement central de la Révélation chrétienne, à savoir la mort et la Résurrection du Christ. Les écrits de l'*Ancien Testament* sont interprétés à la lumière de l'événement pascal de la mort-résurrection de Jésus, qui devient une clé de lecture de l'ensemble de la Bible. Les règles d'interprétation de la Bible, élaborées par les Pères au fil des siècles, sont une reprise et un développement de certaines méthodes utilisées par Jésus lui-même, puis par les apôtres, méthodes utilisées déjà par les maîtres juifs au milieu desquels ils vivent (et qui seront codifiées et fixées plus tard). Nous avons retenu d'eux essentiellement la *typologie* et l'*allégorie*, mais il y en a bien d'autres¹⁰.

Une approche patristique en résonance avec la tradition juive

Les Pères n'ont pas cessé de méditer, de ruminer les Écritures et d'en transmettre le sens. Si nous voulons être des fils véritables, à l'écoute de ce qu'ils nous ont transmis, à nous de reprendre leurs méditations dans une fidélité créatrice et d'avancer un peu plus loin, ce qui nous demande de méditer aussi les Écritures et pas seulement les commentaires qu'ils nous ont laissés.

N'oublions pas que nombre des Pères connaissaient la tradition rabbinique dont ils ont emprunté les images, les symboles et parfois le langage. Le fait qu'ils écrivaient en grec (ou en latin) et que l'hellénisme a rapidement recouvert les Judéo-Chrétiens, ne doit pas nous faire perdre de vue que la culture juive et biblique était sans cesse présente dans leur pensée et leurs formules et qu'ils ont développé une ontologie et une anthropologie non-dualistes (précisément à l'inverse des Grecs qui opposent l'âme et le corps), fidèles à la Révélation, ainsi que le dit Sa Béatitude Bartholoméos I^{er} :

La tradition orthodoxe recèle un sémitisme très profond. Dans la liturgie dite « byzantine », en réalité écrite par des Sémites linguistiquement hellénisés,

9 Le *Nouveau Testament* emploie le mot *Écriture* (*graph*, *grafaïd*, *grafan*) ou les *Écritures* plus de 60 fois ; il s'agit toujours de l'*Ancien Testament*. Mais il y a aussi un grand nombre de mentions : *comme il est écrit*...

10 Il faudrait une autre étude pour parler des différentes règles d'exégèse de la tradition des Pères, et mettre en lumière celles qui sont spécifiquement reprises de la tradition rabbinique, puis expliquer comment s'articule cette continuité.

on trouve la crainte et le tremblement d'Israël devant la transcendance. La tradition orthodoxe connaît une ontologie semblable à celle du Judaïsme. Le décalage qui existe entre la perspective ontologique juive et celle des confessions chrétiennes occidentales est de même nature que celui qui distingue l'Orthodoxie de ces mêmes confessions. Au point de départ de l'ontologie, en effet, nous trouvons, dans le Judaïsme et l'Orthodoxie, la primauté de la personne et non de l'essence intelligible ¹¹.

Au point que de nombreux hellénistes ont vu, sous le grec des Évangiles, avec quelle facilité déconcertante on trouve le décalque de la syntaxe hébraïque ¹², et saint Irénée lui-même témoigne d'un Évangile dans la langue des hébreux ¹³.

Marguerite Harl elle-même, grande spécialiste de la LXX, explique que, pour les Juifs à l'époque hellénistique, le grec devenu langue quotidienne est une nécessité pratique. Elle précise :

D'une façon particulière, à Alexandrie, le grec permettait aux Juifs d'inscrire leur identité du côté des gouvernants, en se distinguant des autochtones égyptiens. Mais cette hellénisation linguistique n'entraînait pas nécessairement l'adoption des idées grecques : les travaux des historiens du Judaïsme [...], montrent de plus en plus de prudence pour affirmer l'influence de l'hellénisme sur le Judaïsme. [...] Mais pour l'Orient, alors que l'on croyait disparu l'usage du grec dans le Judaïsme byzantin, N. de Lange a rassemblé les preuves de son « étonnante permanence » jusqu'au VIII^e ou IX^e siècle : non seulement la Bible continue à être lue en grec (dans la version d'Aquila) mais le grec sert à éclaircir l'hébreu (des glossaires font suivre les termes hébraïques d'une traduction en grec) et les rabbins introduisent des mots grecs dans leurs commentaires lorsqu'ils les jugent plus clairs pour dégager le sens de la phrase. Les fragments découverts dans la Geniza du Caire, écrits en hébreu, sont truffés de grec — parfois les mots grecs sont écrits en caractères hébraïques, certaines instructions rituelles sont données en grec,

¹¹ *La Vérité vous rendra libre*, propos recueillis par O. Clément, DDB, 1996, réédition Marabout n° 3656, p. 267.

¹² Fr. Bernard-Marie, *La langue de Jésus, l'araméen dans le Nouveau Testament*, Téqui, 2002. Il parle de : 300 sémitismes chez Mt, 110 chez Mc, 440 chez Lc et 170 chez Jn. (*Id.* pp. 9-10). Voir aussi Jean Carmignac, *La naissance des Évangiles synoptiques*, ŒIL, 1984, pp. 47-48 ; pp. 56-57. Et Sandrick Le Maguer, *Portrait d'Israël en jeune fille*, Genèse de Marie, Gallimard, 2001, pp. 13-14.

¹³ *Adversus Haereses*, III, 1 : « Ainsi Matthieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d'Évangile, à l'époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome et y fondaient l'Église. » Dans les années 110-130, Papias, Évêque de Hierapolis, témoigne de même. « Sur Matthieu, il dit ceci : Matthieu réunit donc en langue hébraïque les sentences (les *logia*) [de Jésus] et chacun les interpréta comme il en était capable », Eusèbe de Césarée, *H.E.* III 39,16.

un auteur qui ne trouve pas le mot juste en hébreu fait appel au grec ¹⁴.

Nous voyons ici qu'il y a comme une interférence réciproque entre le grec et l'hébreu. Ainsi en est-il de même pour la LXX. Jusqu'à une date récente, on disait qu'elle était très éloignée de la Bible hébraïque. Aujourd'hui, avec les découvertes de Qumrân et l'avancée des recherches, on remarque que, pour le *Pentateuque* et l'*Ecclésiaste* par exemple, il s'agit d'un véritable décalque de l'hébreu. D'autres livres montrent, il est vrai, davantage de différences, qui jusqu'ici étaient interprétées comme des contradictions, alors qu'elles se révèlent être comme des harmoniques (pour prendre un terme musical), car souvent elles intègrent des données de la tradition orale que les Pères connaissaient et que la plupart du temps nous ignorons. C'est pourquoi la pluralité textuelle ne pose pas de difficulté en un temps de tradition orale. Mais pour nous, hommes de l'écrit, nous avons tendance à opposer ces textes. En réalité ils s'harmonisent, comme le dit encore André Paul :

Jusqu'alors, on expliquait surtout les écarts quantitatifs et qualitatifs de ces Écritures grecques par les aménagements et interprétations résultant du bain culturel occidental des écrits hébraïques, dans l'Alexandrie hellénistique des III^e et II^e siècles av. J. C. Or, on découvrit que la traduction des Septante correspondait pour une part à une base textuelle hébraïque bien documentée à Qumrân. Celle-ci coexistait avec une autre, qui apparaissait bien comme le prototype du texte massorétique ¹⁵.

C'est pourquoi ces découvertes d'une variété des textes bibliques utilisés dans les communautés juives, aussi étonnantes puissent-elles nous paraître à nous occidentaux du XXI^{ème} siècle, nous montrent bien que la tradition orale est toujours une interprétation des sources, et que le fondamentalisme s'accorde mal avec le principe de lecture du Judaïsme, puisque les interprétations et les relectures y cohabitent et que cette pluralité est traditionnelle. Sur ce point, nous reconnaissons aisément l'exégèse des Pères dans le prolongement de celle des maîtres juifs. Ceci ne devrait pas nous surprendre puisque, comme le dit encore M. Harl : « *La version grecque n'est pas séparée des traditions de son milieu, elle prend place dans un continuum exégétique. Loin de trahir la Bible, la LXX en donne une interprétation qui appartient à la tradition continue* » ¹⁶. Certains auteurs ¹⁷ vont même jusqu'à démontrer que les règles herméneutiques des rabbins antérieurs à l'ère chrétienne s'inspirent des méthodes hellénistiques, dont on trouve nombre d'applications dans la LXX.

¹⁴ Marguerite Harl, *Le Pentateuque, La Bible d'Alexandrie*, « Le rôle du grec dans la diffusion de la Bible », Cerf, 2001, réédition Gallimard, coll. Folio essais 419, pp. 534.536.

¹⁵ *Et l'homme créa la Bible : D'Hérodote à Flavius Josèphe*, Bayard, 2000, pp. 306-307.

¹⁶ Marguerite Harl, *Id.* p. 539.

¹⁷ L. Prijs, *Jüdische Tradition in der Septuaginta*, Leiden, 1948.

La tradition orale juive permet de mieux comprendre la Bible

Or si nous voulons comprendre les Évangiles et les Paroles du Christ comme les Apôtres les comprenaient, ainsi que les Pères, le retour aux sources de l'*Ancien Testament* et de la tradition juive peut nous être d'une aide précieuse. Comme le dit Michel Remaud : « *Pour passer du Nouveau Testament à l'Ancien, il faut passer par la culture juive de l'époque, pour lire la Bible comme les auteurs du Nouveau Testament la lisaient* »¹⁸. En 1971, Roger Le Déaut allait déjà dans le même sens et faisait état de la recherche en stipulant que les exégètes savent qu'il n'est pas possible de percevoir « *la continuité de l'histoire du salut dans la Révélation biblique [...] si l'on n'examine pas avec soin ce qui fut bien commun du Judaïsme ancien et du Christianisme primitif.* » Et il ajoutait :

*L'exégèse chrétienne doit toujours tenir compte de l'intermédiaire que représente la tradition juive, au sens large, entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Cela paraît un truisme, mais, en pratique, souvent les recherches néo-testamentaires s'amorcent directement aux données bibliques, omettant un chaînon capital, celui des conceptions juives contemporaines. [...] On est de plus en plus convaincu qu'il faut tout d'abord chercher à expliquer le Nouveau Testament par l'Ancien, mais non pas, si je puis dire, dans l'état nu de celui-ci, mais tel qu'il était alors compris*¹⁹.

Commençons par mentionner quelques traces de la tradition orale des rabbins présentes dans le *Nouveau Testament* lui-même :

Lorsqu'Étienne dans son discours du livre des *Actes des Apôtres* (7) reprend le récit de la vie de Moïse, il dit : « *comme il atteignait la quarantaine, la pensée lui vint de visiter ses frères les Israélites* ». Puis un peu plus loin il continue en disant : « *au bout de quarante ans, un ange lui apparut au désert du Mont Sinai, dans la flamme d'un buisson en feu* » (7, 23-30). D'où Étienne sait-il que Moïse avait 40 ans lorsqu'il sortit du palais de Pharaon et qu'il en avait 80 au Buisson Ardent ?²⁰ Tout simplement de la tradition orale juive qui a été consignée plus tard par écrit dans le *Midrash*²¹.

18 Michel Remaud, *Pour lire le Nouveau Testament, faut-il être juif ?*, in *Sens*, n° 346 (mars 2010), pp. 193-200 – citation p. 199.

19 « La tradition juive ancienne et l'exégèse chrétienne primitive », in *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses* 51 (1971), pp. 31-50.

20 Dans le livre de l'*Exode*, chapitre 2 et 3, on ne trouve pas cette mention de son âge.

21 *Yalkhout Shimoni* sur *Exode* 2. C'est une sorte d'anthologie midrashique rédigée au XI^e siècle qui cite ses sources sans rien changer. Ce *midrash*, comme beaucoup d'autres, est donc largement postérieur au *Nouveau Testament*. Ceci nous indique tout simplement que le *Nouveau Testament* est un témoin historique de la mise par écrit de traditions orales juives qui ne seront consignées par la communauté juive que beaucoup plus tard. Ceci est vrai pour de nombreuses traces de la *Torah* orale dans le *Nouveau Testament*

Lorsque l'auteur de la première *Épître de Jean* (3, 11-12) dit : « *Car tel est le message que vous avez entendu dès le début : nous devons nous aimer les uns les autres, loin d'imiter Caïn qui, étant du Mauvais, égorga son frère. Et pourquoi l'égorga-t-il ? Parce que ses œuvres étaient mauvaises, tandis que celles de son frère étaient justes* », il n'est pas précisé en Gn 4 comment Caïn tua son frère. D'où sait-il qu'il l'égorga ? De la tradition orale juive ²².

Pierre dans sa première épître dit : « *à ceux qui jadis avaient refusé de croire lorsque se prolongeait la patience de Dieu, aux jours où Noé construisait l'Arche, dans laquelle un petit nombre, en tout huit personnes, furent sauvées à travers l'eau* » (1 Pi 3, 20). Notre attention est alors portée sur l'interprétation typologique, le déluge comme *type* du baptême, c'est-à-dire comme sa préfiguration. Mais nous ne remarquons pas l'incise : « *lorsque se prolongeait la patience de Dieu* ». Pierre fait ici clairement allusion à la tradition orale qui précise combien la miséricorde de Dieu fut prévenante, puisqu'il accorda du temps à la génération du déluge afin qu'elle se convertisse. C'est pourquoi Noé mit 120 ans pour construire l'Arche, afin que les hommes lui demandent : pourquoi fais-tu cela ? Et qu'apprenant le projet de Dieu, ils se repentent de leur conduite mauvaise et que Dieu n'ait pas à réaliser le déluge. Malheureusement ils n'écouterent pas Noé ²³.

Ces détails semblent infimes et peu intéressants pour nous peut-être, mais ils indiquent une familiarité profonde avec une Tradition orale qui, distincte de la *Torah* écrite, ne fait qu'un avec elle. Les sources en sont perdues, mais certains Pères les connaissaient et les supposaient acquises. Ceci nous permet de faire un pas de plus.

Il est courant d'entendre dire que Luc a écrit dans un grec plus littéraire que les autres évangélistes, et que par conséquent il n'était pas juif, mais grec ²⁴. Si sa langue est certainement plus soignée que celle des autres évangélistes, il n'en ressort pas moins que son évangile recèle le plus grand nombre de sémitismes ²⁵ et, également, un grand nombre d'allusions à la tradition d'interprétation des textes des maîtres pharisiens ; sans parler de la précision avec laquelle il nous

²² *Genèse Rabba* 4, 8.

²³ *Genèse Rabba* 6, 7. Voir aussi *Talmud de Babylone, Sanhédrin* 108b.

²⁴ D'autant que nul comme Luc ne charge autant les Juifs de la responsabilité de la mort de Jésus.

Pour lui, l'hostilité croissante des Pharisiens et des chefs du peuple, comme l'endurcissement de tout le peuple, sont des réalités. Pourtant il ne cherche à aucun moment à couper les Gentils d'avec Israël, au contraire : il cherche à les rattacher au Judaïsme. Comme le dit D. Marguerat : « *L'Église ne constitue pas un nouvel Israël qui remplacerait l'ancien, elle continue l'ancien Israël dont les promesses ont été accomplies puisqu'une part importante du peuple a été convertie* », in *Cahiers-Évangile* 108, p. 25. De même F. Manns : « *L'Évangile de Luc ne livre son sens qu'à celui qui est familier du premier Testament, voire même des traditions juives. Luc n'a pas en vue tout d'abord les païens... Il s'adresse d'abord aux Juifs, et en second lieu aux païens* », in *Les racines juives du Christianisme*, Éditions des Presses de la Renaissance, 2006, p. 132.

²⁵ 440 selon le fr. Bernard-Marie. Traiter de cette question demanderait à elle seule une étude complète.

montre l'observance de Jésus comme de Marie et de Joseph par rapport à la loi juive, qu'il nomme soit la *Loi de Moïse*, soit la *Loi du Seigneur* : « *Et lorsque furent accomplis les jours pour leur purification, selon la **Loi de Moïse**, ils l'emmenèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la **Loi du Seigneur** : Tout garçon premier-né sera consacré au Seigneur, et pour offrir en sacrifice, suivant ce qui est dit dans la **Loi du Seigneur*** ²⁶, un couple de tourterelles ou deux jeunes colombes » (Lc 2, 22-24). Il montre par là qu'il s'agit non pas d'une simple coutume, mais d'un commandement de Dieu lui-même. Comme nous le célébrons aussi par exemple dans l'*orthros* de la fête de Mi-Pentecôte : « *Tu as fait déborder sur le monde, ô Sauveur, l'Eau de la Sagesse et de la Vie, appelant tous les hommes à puiser les eaux du Salut, **car l'homme qui s'engage à pratiquer ta Loi divine** éteint par elle les braises de l'erreur ; et en l'accomplissant, ô Roi céleste, il n'a plus ni faim ni soif...* » ²⁷

Comprenons bien, ici dans la liturgie comme chez saint Luc, l'expression *loi divine*, ou *loi du Seigneur* ne signifie pas des prescriptions légales. Il s'agit d'un comportement de vie en adéquation avec la Parole de Dieu. Et telle est du reste la signification du mot *Torah* ²⁸, traduite par *nomos* en grec, puis par *Loi* en français. Par rapport à ce mot *Loi* par exemple, le Père André Borrély, dans sa magnifique fresque sur saint Paul théologien, nous a livré des réflexions d'une grande profondeur : « *s'il [Paul] écrit en grec, c'est en sémite qu'il pense, [...] il s'agit de retrouver, sous les mots grecs, la pensée proprement sémitique, hébraïque que Paul avait tâtée à la mamelle et utilisée lorsqu'il étudiait la Torah sous la conduite de Gamaliel* » ²⁹. Et Père André conseille au Chrétien d'acquérir un réflexe lorsque il écoute les Évangiles et les Épîtres le dimanche, afin d'être capable de traduire spontanément certains mots entendus en français autrement, comme par exemple : « *“pénétration” lorsqu'il entendra prononcer le mot “connaissance”, “souffle” quand il entra parler d’“esprit”, “inspiré” si l'on dit “prophète”, “torah” lorsqu'on parlera de “loi”* ». Or le mot *Torah* signifie précisément “enseignement” pour une direction de vie. Il y a une dynamique dans ce mot. Comme l'exprime bien André Neher : « *Thora, en hébreu, ce n'est pas l'ordre, mais l'orientation ; pas la Loi, mais la Voie, la route sur laquelle est possible un cheminement en commun* » ³⁰.

26 Dans la même phrase, Luc parle de l'observance de Marie et Joseph selon la *Loi de Moïse* puis selon la *Loi du Seigneur*, pour montrer simplement qu'il s'agit de la même Loi, du même commandement qui est celui de Dieu.

27 Mercredi de Mésopentecôte - Doxakénin du cathisme après la 3^{ème} ode (repris au 2^{ème} cathisme du vendredi).

28 « *La Torah, plus qu'un ordre, est une orientation ; davantage qu'un appel à l'obéissance, une incitation à participer ; plutôt qu'une Loi, un chemin* », Anne-Marie Dreyfus, *Lexique pour le dialogue*, Éditions du Cerf, 2000, p. 212.

29 *Orthodoxes à Marseille*, décembre 2008 - janvier 2009, n° 124, pp. 5-6.

30 André Neher, *Moïse et la vocation juive*, Éditions du Seuil, coll. *Maîtres spirituels*, 1966, p. 104.

Au chapitre 4, Luc nous présente Jésus comme un maître à l'égal des Pharisiens. La scène chez Luc, beaucoup plus précise que chez Matthieu ou Marc, nous montre le déroulement d'un office du *shabbat* matin à la synagogue, tel qu'il se déroule encore (à peu de choses près) de nos jours. On confie à Jésus la lecture du livre d'Isaïe, qui est appelée la "*haftara*" (littéralement "complément", tirée le plus souvent des prophètes) car elle suit la *Parasha*, la longue section tirée de la *Torah* (Pentateuque). Elles composent ensemble l'office des lectures de la liturgie synagogale du samedi matin et des fêtes. On ne confiait pas la lecture à n'importe qui, mais à un rabbi capable de la faire et suffisamment érudit pour en actualiser le sens par un commentaire homilétique. Cette scène montre d'une part combien Luc est imprégné de tradition juive, et d'autre part comment Jésus interprète la prophétie d'Isaïe comme étant accomplie et réalisée en sa personne. Jésus nous donne là, par une interprétation *typologique*, une règle de lecture, en montrant qu'Il est Lui-même "*l'anti-type*" du prophète qui est "*le type*", c'est-à-dire une annonce du Christ. En ce prophète du livre d'Isaïe était déjà comme pré-contentue et annoncée la Bonne Nouvelle de Jésus comme Celui qui vient délivrer son peuple, le guérir de ses maladies, le libérer de l'oppression, etc.³¹.

Continuons de regarder l'Évangile de Luc. À deux reprises au chapitre 24, il nous est dit que Jésus *ouvre* les Écritures. Aux pèlerins d'Emmaüs : « *Alors il leur dit : "O cœurs sans intelligence, lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ?" Et, commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait* ».

Et lors de son apparition aux Onze : « *Ayant dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Et comme, dans leur joie, ils ne croyaient pas encore et demeuraient saisis d'étonnement, il leur dit : "Avez-vous ici quelque chose à manger ?" Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé. Il le prit et le mangea devant eux. Puis il leur dit : "Telles sont bien les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes". Alors il leur ouvrit*³² *l'esprit à l'intelligence des Écritures* ». Si le contenu de ces homélies divines de Jésus ne

31 « *Considérons le sens des paroles du prophète et l'application que Jésus dans la synagogue s'en fait ensuite à lui-même. "Il m'a envoyé, dit-il, porter la bonne nouvelle aux pauvres." Les pauvres désignent les Gentils. De fait, ils étaient pauvres, eux qui ne possédaient absolument rien, ni Dieu, ni Loi, ni Prophètes, ni justice, ni aucune autre vertu. C'est pour ce motif que Dieu l'a envoyé, comme messager auprès des pauvres pour "annoncer aux captifs la délivrance". Captifs, nous l'avons été, nous que, depuis tant d'années, Satan tenait enchaînés, prisonniers et assujettis à son pouvoir.* » Origène – Homélie XXXII sur Luc.

32 « *Ce mot "ouvrir" fait partie du vocabulaire technique de l'exégèse rabbinique, il est connu dans les couches anciennes de la littérature pharisienne où il apparaît dans les formules : "Rabbi... ouvre"* », M. Collin et P. Lenhardt, *Évangile et Tradition d'Israël*, Éditions du Cerf, 1990, Cahiers-Évangile 73, p. 16.

nous est pas parvenu, la méthodologie, elle, nous est bien restituée. Jésus utilise le procédé traditionnel de la tradition juive appelé *hariza*, qui rassemble en « collier » des paroles tirées des trois parties de l'Écriture de la Bible hébraïque³³ à savoir : la *Torah*, les *Prophètes* et les *Écrits* (le plus souvent les *Psaumes*³⁴) pour faire une démonstration complète qui s'appuie sur la totalité de la Bible, et en montre aussi par là même l'unité interne.

Cette méthode du « collier » est typique de la tradition juive, on la trouve abondamment dans le *midrash* et le *Talmud*. Elle a été également reprise par les premiers Pères, qui s'inspirent naturellement de différents passages de l'Écriture pour donner une interprétation d'un verset d'Évangile ou d'une donnée de la foi chrétienne. Par exemple Jean Chrysostome, qui veut démontrer par les Écritures que Jésus est vrai Dieu et vrai homme, va s'appuyer sur *Isaïe*, *Michée*, les *Psaumes*, *Genèse* et d'autres livres. Donnons seulement un petit extrait :

Ensuite pour montrer qu'il n'aurait pas seulement les apparences de l'humanité, mais qu'il serait réellement homme, le Prophète ajoute : Il mangera le lait et le miel, c'est-à-dire il usera des mêmes aliments que les enfants ordinaires. Puis, pour signifier qu'il n'est pas simplement homme, mais Dieu, le Prophète continue en ces termes : Avant l'âge auquel un enfant a coutume d'appeler son père bon ou mauvais, c'est-à-dire de discerner le bien et le mal, il repoussera le mal et choisira le bien (Is 7, 15-16). [...] Non seulement les prophètes ont annoncé que le Christ serait homme, ils ont aussi prédit les circonstances de son avènement. « Il descendra comme la pluie sur la toison » (Ps 71, 6). [...] Un autre prophète indique de la sorte le lieu de sa naissance : "Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite entre les principales villes de Juda, car de toi sortira le chef qui conduira Israël mon peuple, et dont la génération est dès le commencement, depuis les jours de l'éternité" (Mich 5, 1). Ce prophète nous prouve tout à la fois et la divinité du Christ et son humanité. Par ces paroles : Sa génération est dès le commencement, depuis les jours de l'éternité, il montre que son existence est avant les siècles, et par ces autres De toi sortira le chef qui conduira Israël mon peuple, il marque sa génération selon la chair. [...] Le temps de son avènement a aussi été annoncé par un autre prophète : "Il ne cessera d'y avoir un prince de Juda, ni un chef de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui qui doit venir, et celui-là même sera l'attente des nations ; il attachera son ânon à la vigne, et au

33 La Bible hébraïque, à la différence de la Bible chrétienne, comporte seulement trois parties (les livres historiques font partie des prophètes). Cette tripartition des Écritures est attestée par le Prologue du *Siracide* qui fait partie de la LXX.

34 Parmi les "Écrits" nous avons : *Psaumes*, *Job*, *Proverbes*, puis les cinq rouleaux : *Ruth*, *Cantiques*, *Qohélet* (Ecclésiaste), *Lamentations*, *Esther*. Et enfin, *Daniel*, *Esdras-Néhémie*, *Chroniques*.

cep, le petit de son ânesse ; il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang du raisin” (Gn 49, 10-11) ³⁵.

Voici comment, de son côté, le *midrash* expose cette méthode en partant d’un verset du *Cantique des cantiques* :

« “Tes joues sont belles au milieu des colliers, ton cou est beau au milieu des rangées de perles” (Ct 1, 10). *Lorsqu’ils faisaient des colliers (horezim) des paroles de la Torah, qu’ils passaient des paroles de la Torah aux Prophètes et des Prophètes aux Écrits, le feu flamboyait autour d’eux et les paroles devenaient joyeuses comme lorsqu’elles furent données sur le Sinaï : lorsqu’elles furent données depuis le mont Sinaï pour la première fois, ne furent-elles pas données dans le feu, comme il est dit : La montagne était en feu jusque dans les profondeurs du ciel ? (Dt 4, 11) Ben Azzai était assis et scrutait [l’Écriture] et le feu flamboyait autour de lui. On alla le dire à Rabbi Aqiba : Rabbi, Ben Azzai est assis et scrute l’Écriture et le feu flamboie autour de lui. Il vint auprès de lui et lui demanda : J’ai entendu dire que tu scrutais l’Écriture et que le feu flamboyait autour de toi. Il lui répondit : Oui. Rabbi Aqiba lui demanda : Peut-être étudiais-tu les secrets du char ? (Ez 1) Il lui répondit : Non. Mais j’étais assis, je faisais un collier des paroles de la Torah, passant de la Torah aux Prophètes et des Prophètes aux Écrits et les paroles étaient joyeuses comme lorsqu’elles furent données sur le Sinaï et elles étaient douces, comme lorsqu’elles furent données pour la première fois, car, lorsqu’elles furent données pour la première fois, ne furent-elles pas données dans le feu : Et la montagne flambait ? (Dt 4, 11) ³⁶.*

En composant un *collier* avec les versets bibliques, Rabbi Shim’on ben Azzai désire montrer l’unité de l’Écriture et sa cohérence interne, ou mieux encore recréer cette unité, pour manifester l’unité même de Dieu. Pourquoi le feu accompagne-t-il la méditation de la parole ? Car il rappelle l’événement du Sinaï où les fils d’Israël avaient perçu l’unité de la Parole telle qu’elle était sortie de la bouche de Dieu.

Un exemple au sujet de la résurrection des morts

Un dernier exemple tiré de l’*Évangile de Marc* (qui a son parallèle en *Luc*), montre de nouveau la familiarité de Jésus avec la tradition orale qui nous est perdue. Il s’agit de la controverse avec les Sadducéens au sujet de la résurrection (Mc 12, 18-27). Ce dialogue est typique et c’est bien en considérant Jésus comme un maître de la tradition pharisienne que les Sadducéens s’adressent à lui :

³⁵ Dans le dernier discours : « La divinité de Jésus-Christ prouvée contre les Juifs et les gentils » § 2-3.

³⁶ *Cantique Rabba* 1,10.

*Alors viennent à lui des Sadducéens — de ces gens qui disent qu'il n'y a pas de résurrection — et ils l'interrogeaient en disant : Maître, Moïse a écrit pour nous : « Si quelqu'un a un frère qui meurt en laissant une femme sans enfant, que ce frère prenne la femme et suscite une postérité à son frère... » Il s'agit du récit des sept frères qui meurent et épousent chacun la veuve. « À la résurrection de qui sera-t-elle l'épouse ? » Jésus leur dit : N'est-ce point parce que **vous ne connaissez ni les Écritures ni la puissance de Dieu** ³⁷, que vous êtes dans l'erreur [...] Quant au fait que les morts doivent ressusciter, n'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse, au récit du buisson ardent, comment Dieu lui a dit (Ex 3, 6) : « **Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob** » ? Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Vous êtes complètement dans l'erreur.*

Que reproche Jésus aux Sadducéens ? De ne pas croire en la résurrection, pensons-nous. Oui, c'est exact. Mais il va plus loin. Il leur reproche d'ignorer la *Torah* orale (la tradition) qui enseigne la résurrection des morts en la tirant des Écritures par le *midrash*. Car le *midrash* donne les clés d'interprétation :

Il a été enseigné : Rabbi Simai dit : D'où savons-nous que la résurrection des morts est enseignée par la Torah. Parce qu'il est dit (Ex. 6, 4) : « ... Et j'ai contracté également une alliance avec eux pour leur donner la terre de Canaan ». Il n'est pas dit « pour vous donner », mais « pour leur donner » ; de là résulte que la résurrection des morts est enseignée par la Torah ³⁸.

Ce verset de l'Écriture qui rappelle la promesse aux Patriarches est inopérant et inaccompli tant que les patriarches sont morts. C'est pourquoi il montre qu'en réalité ils revivront. C'est ce même argument que Jésus emploie dans ce dialogue avec les Sadducéens où il fait mention du Dieu des trois patriarches sans expliquer davantage, mais cela suffit pour témoigner que c'est le Dieu des vivants ³⁹.

Un autre *midrash* éclaire encore cette parole de Jésus. Reprenons d'abord le texte biblique au livre de l'Exode (5, 1-2) :

Moïse et Aaron allèrent trouver Pharaon pour lui demander : « Ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël : laisse partir mon peuple qu'il aille célébrer une fête pour moi dans le désert ». Pharaon répondit : « qui est le Seigneur

³⁷ En mentionnant la « Puissance de Dieu », Jésus exprime la foi commune enseignée par les Phariséens. Dieu est connu comme Tout-Puissant, précisément parce qu'il ressuscite les morts, comme l'affirme, trois fois par jour, la prière communautaire d'Israël (la deuxième des 18 bénédictions).

³⁸ *Talmud de Babylone, Sanhedrin 90b.*

³⁹ Jésus témoigne de la foi des Pharisiens en la résurrection des morts. Ainsi nous pouvons également comprendre dans cette lumière 1 Co 15 où Paul « s'appuie sur cette même foi pour confesser le Premier-né d'entre les morts ». Cf. M. Collin et P. Lenhardt, *Évangile et Tradition d'Israël*, Éditions du Cerf, 1990, Cahiers-Évangile 73, p. 24.

pour que j'écoute sa voix et que je laisse partir Israël ? Je ne connais pas le Seigneur ».

Un *midrash* bien connu lui est associé :

Quand Pharaon eut entendu la demande de Moïse et d'Aaron, il demanda qu'on lui apporte ses registres qui comportaient le nom de toutes les divinités des nations. Il chercha le nom de l'Éternel mais ne trouva aucune mention du Tout-Puissant. « Un tel Dieu n'existe pas, déclara-t-il. Il n'apparaît dans aucun de mes registres ». Moïse et Aaron répondirent alors : « Insensé ! Tu ne le cherches pas là où il faut. Tes listes ne mentionnent que des dieux (idoles) sans vie. Notre Dieu est le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, il n'est pas le Dieu des morts mais des vivants, le Maître de l'univers » (Shemot Rabba 94 ; Tanhouma, Vaéra 5 ; Yalqout Shimoni Exode 172).

De même que les Sadducéens qui sont complètement dans l'erreur, Pharaon l'est aussi, car comme eux il ne croit pas à la résurrection, c'est-à-dire à la toute-puissance de Dieu qui ressuscite les morts.

Mais si nous regardons de près comment Jésus a argumenté, il a d'abord cité la *Torah* de Moïse : « *je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob* » puis immédiatement après il cite ⁴⁰ la *Torah* orale (la tradition) que nous venons de voir dans ce *midrash* : « *il n'est pas le Dieu des morts mais des vivants* ». De même, en courant au tombeau, les saintes Femmes myrrhophores cherchaient, comme Pharaon, un mort pour l'embaumer car elles ne savaient pas encore la Bonne Nouvelle. Mais en arrivant, elles entendirent les deux hommes en habit resplendissant leur dire : « *Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, il est Ressuscité !* » Cette formulation, propre à saint Luc, le rend encore plus proche que les autres évangélistes des sources rabbiniques, puisqu'il reprend encore une fois le *midrash*. Et la liturgie s'en inspire quand elle nous fait chanter : « *Les femmes à la sagesse divine accoururent vers Toi, Ô Christ, avec des aromates. Celui qu'elles **cherchaient** en pleurant, **parmi les morts, c'est le Dieu vivant**, qu'elles adorèrent en exultant, et elles portèrent la nouvelle de cette Pâque mystique à tes Apôtres, Seigneur* » (Matines de Pâques, 7^{ème} ode).

Ainsi Jésus, puisant dans son trésor ⁴¹, interprète par le *midrash* pour montrer aux hommes du Temple que le Dieu vivant d'Israël est celui qui fait revivre, et donc

⁴⁰ Dire « citer » ne signifie pas seulement donner une citation d'un texte écrit, (comme pour la *Torah* écrite) mais donner de mémoire une formule précise de la tradition orale que l'on retrouvera dans les mêmes termes exactement, mise par écrit, quelques décennies plus tard.

⁴¹ Mt 13, 52 : « *Et il leur dit : "Ainsi donc tout scribe devenu disciple du Royaume des Cieux est semblable à un propriétaire qui tire de son trésor du **neuf** et du vieux".* »

qu'il ressuscite les morts.

Si nous le savions déjà grâce à la Bonne Nouvelle de la Résurrection du Christ, dont nous disons avec saint Paul qu'il est « *le premier-né d'entre les morts* » (Col 1,18), prototype de toute résurrection, les sources du *midrash* nous donnent une profondeur et une épaisseur magnifiques qui confirment notre foi, la nourrissent jusque dans les racines les plus profondes de la Révélation. Car si, grâce au *midrash*, nous lisons cette controverse avec les Sadducéens à la lumière du livre de l'*Exode* et de la longue et difficile libération des fils d'Israël de la servitude d'Égypte, alors c'est sur le fond du récit de la Pâque que nous pouvons entendre cette péripécie, et nous avons là un autre lien explicite entre la traversée de la Mer Rouge et la Pâque chrétienne, que le Christ récapitule en sa vie, sa mort et sa résurrection.

Saint Anastase, Patriarche d'Antioche au VI^{ème} siècle, vient confirmer encore, s'il le fallait, tout cela :

« Le Christ a connu la mort, puis la vie, pour devenir le Seigneur et des morts et des vivants » (Rm 14, 9) ; « Dieu n'est pas le Dieu des morts, il est le Dieu des vivants ». Puisque le Seigneur des morts est vivant, les morts ne sont plus des morts mais des vivants ; la vie règne en eux, pour qu'ils vivent et ne craignent plus la mort, de même que « le Christ, ressuscité des morts, ne meurt plus » (Rm 6, 9). Ressuscités et libérés de la corruption, ils ne verront plus la mort ; ils participeront à la résurrection du Christ, comme lui-même a eu part à leur mort. En effet, s'il est venu sur terre, jusqu'alors prison éternelle, c'est pour « briser les portes de bronze et fracasser les verrous de fer » (Is 45, 2), pour tirer notre vie de la corruption en l'attirant à lui, et nous donner la liberté à la place de l'esclavage »⁴².

Nous retrouvons l'idée que Dieu est le Dieu des vivants, ainsi les morts sont-ils vivants. Puis l'exemple du Christ lui-même ressuscité des morts, et l'arrière-fond de l'esclavage dont tout le mystère pascal nous délivre⁴³.

Pour conclure

Le Père Lev Gillet nous a donné, dans son livre : *Communion in the Messiah* [1941], des clés de compréhension que nous n'avons pas encore su entendre :

L'Ancien Testament est bien la base du Judaïsme, mais c'est avec les pierres de la tradition juive que la maison a été bâtie dessus. Si un Chrétien croit pouvoir « couronner » l'édifice juif simplement en superposant le Nouveau Testament à l'Ancien, il est comme un homme qui tenterait de

⁴² Homélie 5, sur la Résurrection ; PG 89, 1358 (trad. bréviaire rev.).

⁴³ Pour prolonger ces réflexions sur la croyance pharisienne en la résurrection des morts, voir dans *Sens* n° 358 (avril 2011) les articles de E. Robberechts et du Père J. Massonnet [NDLR].

poser le toit de la maison directement sur les fondations, au lieu de le mettre au sommet. Approcher le Judaïsme sans quelque connaissance de la tradition vivante des Juifs ni encore une profonde sympathie par rapport à elle, sera peine perdue ⁴⁴.

Et il semble comprendre les difficultés que peuvent rencontrer certains Chrétiens devant cette découverte d'une tradition qui ne nous est plus familière. Voici sa pensée qui donne à réfléchir :

*S'il devenait évident que la religion de la Torah que professaient les Phari-siens exprimait une authentique expérience spirituelle, était une source d'inspiration pour vivre et mourir saintement, la **force spirituelle du Christianisme en serait-elle amoindrie** ? Le Chrétien ne devrait-il pas se réjouir d'apprendre que le Juif, même le Pharisien, en savait plus long qu'on ne le croyait sur les sujets spirituels et qu'à sa manière, différente de l'approche chrétienne, il aimait le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de toute son âme, et de tout son esprit – oui, et son prochain comme lui-même ? C'est ainsi que la rencontre de Jésus et des Pharisiens n'a pas manqué de produire du fruit : au contraire Jésus a assimilé le meilleur du Judaïsme de son temps et ce « meilleur », il l'a encore sublimé. Ce n'est pas seulement au scribe qui avait « répondu avec sagesse » mais aussi à l'authentique amour de Dieu et du prochain des pharisiens que Jésus adressa cette parole : « Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu » (Mc 12, 34) ⁴⁵.*

Les Pères étaient audacieux dans leurs interprétations des Écritures, soyons-le avec eux, grâce à eux. N'éteignons pas l'Esprit qui parle à l'Église à travers ses membres que nous sommes, et qui renouvelle pour notre temps la saveur des Écritures.

Olivier Clément, encore une fois, peut nous aider à trouver cette juste audace en fidélité à leur pensée. Écoutons-le :

Il faut lire l'Ancien Testament en renonçant à toute typologie qui aboutirait à un rejet ou à une ignorance du Judaïsme. Ce qui suppose, de fait, un travail de purification de la pensée des Pères de l'Église. [...] Il faut lire la Bible dans son texte, sans oublier les correspondances établies par les Pères, mais sans en faire un instrument d'ignorance du Judaïsme. Et, bien sûr, il faut tenir compte aussi de la façon dont le Talmud, la kabbale, le Zohar lisent les mêmes textes. Établir comment la lecture de la sagesse juive et celle des Pères de l'Église peuvent s'accorder : c'est tout le travail à mener... Cela étant, je crois qu'il faut respecter le Judaïsme dans sa spécificité, tel qu'il s'est développé. Il me paraît important de faire

⁴⁴ *Communion in the Messiah*, Studies in the Relationship between Judaism and Christianity, ed. James Clarke and C^o., Cambridge, [1941] 2002, p. 44.

⁴⁵ *Ibid.* pp. 4 à 7 où Lev Gillet cite T. Herford, *Pharisaism. Its aim and its Method*, Londres, 1912, p. 333.

L'Évangile, l'Ancien Testament et la tradition orale

découvrir aux Chrétiens le Judaïsme qui est venu après le Christ ⁴⁶.

Sandrine CANERI

⁴⁶ *Mémoires d'Espérance*, Entretiens avec Jean-Claude Noyer, DDB, 2003, pp. 166-167.